Un autre jour, Jésus dit à Philippe: Il y a si long-tems que je suis avec vous et vous ne me connaissez pas encore? Philippe, celui qui me voit voit mon père." Jésus parlait ici comme faisant partie de l'unité divine.

Un autre jour encore il dit: "Quiconque ne croira pas en moi comme au fils unique de Dieu ne sera pas sauvé." Il se met donc l'égal de son père. Voilà pour ses disciples.

Mais il est un tribunal plus difficile que celui des confidens. C'est le peuple. Parler à des hommes sans préventions, non initiés aux secrets de l'amitié! Que leur répondre à ce *Quid dicis de te ipso?*

Sous le portique du temple de Jérusalem, quelqu'un l'intérroge: "Si vous êtes le Christ, dites-le?—*Ego et pater, unum sumus,*" répondit-il. Les Juifs ramassent des pierres pour le lapider, criant qu'il blasphémait. Donc le peuple avait entendu qu'il se donnait pour le fils unique de Dieu.

Après le peuple, il y a ce qui représente le peuple et les lois, la magistrature. J.-C. comparût devant son tribunal. Vous allez l'y entendre. Le grand-prêtre lui adresse cette demande: "Je vous adjure au nom du Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, fils de Dieu.—Vous l'avez dit, répond Jésus: Je le suis, *égo sum.*" Et il ajoute: "Et je vous déclare que vous verrez plus tard le Fils de l'Homme que vous avez devant vous, assis à la droite de la majesté de Dieu, venir sur les nuées du ciel." Le grand-prêtre, déchirant ses vêtemens, s'écrie: "Il a blasphémé." Et le peuple: "Il est digne de mort!" Jésus est ensuite conduit chez le gouverneur. Pilate lui demande s'il est le roi des Juifs: "Vous le dites," répliqua Jésus. A toutes les autres demandes il ne fit aucune réponse. Le gouverneur ne le trouve pas coupable; mais le peuple crie qu'il a blasphémé. Jésus est livré aux bourreaux et crucifié. Et ceux qui passaient devant le Calvaire le raillaient en disant: "Toi qui détruit le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix." Bientôt le voile du temple se déchire, la terre tremble, le temple s'écroule. Le centurion et ses soldats effrayés s'écrient: "Cet homme était véritablement le Fils de Dieu." C'était le fils unique de Dieu, semblable à son père, égal à lui, c'est là toute sa réponse à ce: "*Quid dicis de te ipso.*"

Un homme qui aura à répondre de sa vie et de sa mort oser se dire Dieu, fils de Dieu, cela ne s'est vu chez aucun peuple; c'était l'extravagance de l'invraisemblance. Quand on s'est posé comme philosophe, on est toujours resté seul sur son piédestal. Il suffisait à Jésus-Christ de se nommer comme envoyé de Dieu, comme ayant une mission divine; le reste était inutile et le compromettait: il fallait des preuves de sa divinité. C'était en outre une extravagance d'inopportunité; car les juifs avaient une loi qui leur avait été donnée par Dieu, et Jésus-Christ choquait leurs idées religieuses. Ainsi il y avait une triple extravagance s'il n'était pas réellement ce qu'il se disait.

L'important est de savoir s'il croyait, s'il était sincère.

Jésus-Christ est-il sincère ou fourbe? pardonnez l'expression. Il n'y a que ces deux catégories dans le monde. Trop souvent les fourbes ont conduit les sincères; mais tôt ou tard la force reste à ceux-ci avec l'honneur. De quelle race donc était Jésus-Christ? de la race des ambitieux, ou de ceux qui ont pris la devise des Machabées: *Moriamur in simplicitate nostrâ.*

Ce qui résout cette question, c'est le caractère général de l'homme. J.-C., d'un aveu commun, a été évidemment homme de bien, sage et prédestiné. Il a fait des choses si bonnes que ceux-là même qui ne croient pas en lui rendent hommage à sa personne. Il y a eu, au dernier siècle, un homme qui a osé dire: "Écrasons l'infâme!" Mais cette parole s'est arrêtée aux frontières du 19e siècle; elle a trouvé sa tombe dans la bouche de celui qui l'avait prononcée; il y a par conséquent un jugement universel en faveur du Christ. Mais s'il n'était pas un grand homme selon Plutarque, comment a-t-il pu s'élever à ce point? Pour résoudre cette question, étudions le caractère de Jésus. Il faut démêler comment on voit que cette physionomie est celle d'un Dieu, non celle de l'homme.

Jésus-Christ a pour caractère l'intelligence. Quand les Romains étonnés de l'attitude du vieil Horace en apprenant le retour de son fils, lui disent: "Que vouliez-vous qu'il fît seul contre tous?" reçoivent cette réponse: "Qu'il mourut!" Voilà qui prouve la force, la puissance; cela est sublime. Lorsque César, dans une barque, sur l'Océan, au milieu de la tempête, dit au pilote effrayé: "Que crains-tu? tu portes César!" Cela est encore sublime; mais on est rarement sublime, même dans la vie des grands hommes. Lorsqu'on lit une tragédie, un poëme épique, et que de tems en tems les cheveux se hérissent, c'est que le sublime est là; mais il est rare, même dans les écrits. Eh bien! Jésus-Christ est partout sublime, dans sa vie comme dans l'Evangile; c'est toujours l'élévation, la profondeur et la simplicité; en attendant ces trois mots: "*Beati pauperes spiritu,*" ne vous sentez-vous pas porté bien haut par dessus tous les trônes? Jésus-Christ comme intelligence est un type surhumain.

Mais ce qui manque aux génies les plus élevés, surtout aux faiseurs de doctrines et de systèmes, c'est le sentiment; ce sont des hommes froids et impérieux qui voient l'humanité bien loin au dessous d'eux; il est impossible aux Nemrods législateurs d'être autre chose que des hommes de fer. Il y a plus de tendresse dans Racine que dans Corneille; mais il y a moins de force; Corneille est héroïque comme les Romains, et dur comme eux: "Je rends grâce au ciel de n'être pas Romain, pour conserver quelque chose d'humain." J.-C. au contraire est tendre: "Ce que vous ferez pour le plus petit de vos frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait." Il est tendre pour les pêcheurs: lorsqu'on lui reprochait de s'asseoir à la table des publicains: "Je ne suis pas venu, répondait-il, pour guérir les sains; mais les malades." Il disait de la Samaritaine: "Beaucoup de pêchés lui seront remis parce qu'elle a beaucoup aimé." Jésus était tendre pour ses amis: il lavait leurs pieds; les amis du monde n'ont jamais fait cela. Il était tendre pour ses bourreaux: "Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font." Il était tendre pour sa patrie: "O Jérusalem! que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu."

Ainsi J.-C. a la tendresse d'une mère, et il est en même tems le plus étonnant des poètes; mais il faut quelque chose de plus, le signe du caractère, la résolution. La faiblesse est au fond de nos actions; c'est elle qui gouverne le monde. Voyons si c'est elle qui gouverne J.-C. Jésus voulait, en se posant comme Dieu, se faire croire, se faire aimer et adorer comme Dieu. Cela est gigantesque. Comment le comprendre s'il n'est qu'un homme! Il a laissé de côté tous les moyens humains; il a méprisé la politique, ou plutôt il l'a négligée. L'habileté de la politique consiste à combiner des intérêts, et avec ces intérêts des forces. Trouver la direction qui convient à une masse de trente millions d'hommes, c'est là un don très-rare; J.-C. l'a dédaigné. Les Juifs, dominés par les Romains, nourrissaient une haine profonde pour le vainqueur; mais ils avaient une croyance qu'ils seraient affranchis. J.-C. pouvait se servir de ces moyens; il ne l'a pas voulu. Il pouvait recourir à quelque chose de plus sensible encore à la fraternité; il n'en abuse pas. Après la multiplication des pains, on veut l'élire roi; il repousse la royauté, il fuit la popularité pour rester un homme supérieur à tous les moyens humains. Il ne croit pas non plus à la force: "Remets l'épée dans le fourreau, dit-il à Pierre; celui qui se sert de l'épée périra par l'épée." Il prend des pauvres, des pêcheurs pour prêcher sa doctrine, non une académie de savans; la science lui importe peu; il n'a point de système, il ne raisonne point; il affirme. Quel était donc son moyen? Il avait la sécurité de sa divinité, et il semait la parole à tout venant, comme le cultivateur sème la semence dans le champ, et tandis que les politiques s'agitent, la moisson croît et nourrit plus tard les hommes; ainsi en est-il de la vérité, cette lumière qui finit tôt ou tard par se faire jour parmi les peuples.

Si un poëte, un général, un homme de bien croit en lui, il réussit. Jésus disait qu'il était Dieu et il était sincère; la sincérité emporte la réalité. S'il s'est cru Dieu, il était Dieu. C'est là la démonstration qui résulte de la vie intime de J.-C.

L'orateur a terminé cette première conférence en citant le témoignace d'un grand philosophe dont l'âme bercée dans l'erreur était parfois accessible à la vérité: "Si la vie du fils de Sophronisque est celle d'un sage, celle du fils de Marie est d'un Dieu." Puis il a rappelé ce fameux entretien de Napoléon avec l'un de ses généraux. Assis sur son rocher de Ste.-Hélène, l'empereur dans sa vieillesse anticipée, sentait le besoin de se rapprocher de Dieu. Sa pensée se reportait souvent vers l'éternité. Un soir, il demande à Gourgaud ce que c'était que Jésus-Christ. Le général ayant répondu qu'il l'ignorait, Napoléon fit une longue démonstration religieuse et ajouta: "Tu sais que je me connais en hommes: eh bien! je te dis, moi, que J.-C. n'était pas un homme."

La Pologne.

La *Commission exécutive* qui s'est constituée à Paris, à la suite de la dernière insurrection polonaise, vient de publier le manifeste suivant, dû à la plume de M. de Lamennais:

A LA DÉMOCRATIE EUROPÉENNE,

LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE.

"Derniers débris d'un vaste empire qui fut long-tems le boulevart de la civilisation menacée par la barbarie musulmane, un seul point échappé à l'odieuse rapine des trois puissances complices de l'assassinat d'un grand peuple, en rappelait encore le souvénir, comme ces croix funèbres érigées au lieu même où fut commis un meurtre.

"Ce débris, il vient de disparaître: cette croix, les assassins viennent de la renverser!

"Au drapeau polonais, qui, sous la garantie des stipulations les plus solennelles, flottait sur les murs de la cité des Jagellons, l'Autriche, cette même Autriche qui lui dut son salut dans un moment suprême, a substitué le sien, enhardie à ce nouveau crime par l'impunité des premiers et par un de ces contrats d'assistance mutuelle, qui lient les brigands au fond de leurs cavernes.

"Déjà toutes les clauses du traité de Vienne avaient été violées insolemment par la Russie; déjà, de concert avec ses alliées, elle avait, selon leurs vues communes, consommé presque l'abolition de la nationalité polonaise; et par quels moyens! par des violences et des forfaits tels, que l'histoire n'en offre aucun exemple, tels, que peut-être un jour, on refusera d'y croire.

"Rappeler, même brièvement, ces scènes infernales dont trois souverains ont épouvanté le monde, nous entraînerait bien au-delà des bornes où nous devons nous renfermer.

"Il faudrait suivre les bourreaux à travers le carnage, dans les muettes forteresses de la Prusse, les cachots ténébreux de l'Autriche, les déserts et les mines de la Sibérie, sur les places publiques transformées en boucheries, dans l'intérieur de chaque famille, pleurant l'exil ou la mort des siens, celle de la patrie, de la religion, forcée de renoncer même à la langue de ses ancêtres.

"Il faudrait montrer un pouvoir, qui ose se dire chrétien, poussant, par l'appât d'un salaire infâme, après l'avoir trompée, abrutie, une classe entière de ses sujets au massacre d'une autre classe, sans distinction d'âge ni de sexe.

"Il faudrait peindre l'incendie et le meurtre s'étendant sur tout un pays, devenu, par un dessein prémédité de sa politique, une tombe immense.

"Il faudrait raconter qu'au nombre de ceux qui ont survécu à l'égorgement, se trouvent plus de trois cents malheureuses petites créatures au-dessous de trois ans, incapables de rendre compte d'elles-mêmes, sans pères sans mères, sans parens connus, enfans trouvés dans le sang!

"La démocratie française juge qu'il est de son devoir de protester contre ces crimes exécrables, de protester contre tous les actes dont le but avoué, le but poursuivi avec autant de persévérance que d'audace, a été la finale destruction de la Pologne, d'effacer jusqu'au nom de ce peuple, aussi glorieux qu'infortuné!

"Elle juge de son devoir de provoquer de semblables protestations de la part de tous ceux qui ne pensent pas que les nations soient une proie abandonnée à la violence; qui partagent, au dehors de la France, les principes sacrés de sa révolution; de tous ceux enfin qu'anime le sentiment de la justice et de l'humanité!

"Qu'ils se lèvent dans leur force et leur résolution ferme, irrévocable; qu'ils se lèvent tous ensemble, et que tous ensemble disent aux oppresseurs, à la tyrannie, quel que soit son nom, despotisme, aristocratie:

"Nous vous rendons grâce! En déchirant le dernier voile dont vous vous enveloppiez, vous avez dissipé la dernière illusion des esprits trop confians, ôté le dernier prétexte de lâche inaction aux timides et aux faibles; vous avez hâté votre ruine, la chute de votre règne détesté. Il existait des pactes sinistres, ce que vous appeliez des traités, à l'ombre desquels se cachaient vos complots contre la famille humaine destinée par vous à un esclavage éternel: vous avez déchiré ces traités. De droit positif, il n'en est plus, et le droit naturel, le droit imprescriptible qui garantit à chaque peuple, comme à chaque individu, sa vie propre, vous proclamez qu'il est nul pour vous: le droit de la force, voilà le seul que vous reconnaissiez! Que la force donc décide entre vous et nous. Dans l'orgueil insensé de votre puissance matérielle que nous ne craignons pas, parce que nous croyons à une autre puissance, à la puissance du droit véritable, à la puissance du devoir, vous déclarez la guerre à toutes les nations, à la société même, qui ne vit que par le devoir et le droit. Eh bien! cette guerre, nous l'acceptons. La guerre, à ces conditions qui en font une guerre sainte, c'est pour nous la victoire: autrement, Dieu ne serait pas Dieu. Sans doute, il y aura des martyrs; mais, sachez-le bien, après la lutte, vous comparaîtrez, humbles alors, non devant un Szela et ses sanglans sicaires, mais devant la justice sociale, également intègre et inexorable. *La seront les pleurs et les grincemens de dents;* et là aussi sera la joie pure que suscitera dans le cœur des peuples l'assurance d'un meilleur avenir.

"Démocrates de toutes les contrées, frères qu'unissent la mêmes foi et les mêmes espérances, n'ayez non plus qu'une même action, qui ne s'arrête jamais, ne se relâche jamais. Elevez, au milieu de l'Europe asservie, le signe de l'affranchissement. Qu'à sa vue les nations tressaillent, et, par un effort unanime, secouent les fers dont elles sont chargées. L'heure est venue pour chacun de remplir son devoir d'homme. Aujourd'hui le combat, demain le triomphe. Debout donc;

"*Les membres de la commission exécutive,*
"F. LAMENNAIS, LE COURTAIS, LEDRU-
"ROLLIN, A. GUINARD, GOUDEHAUX, Ferdi-
"nand FLOCON, Armand MARRAST."

La réponse suivante a été faite à cette adresse par le comité Polonais de Paris.

A LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE,

LA POLOGNE DÉMOCRATIQUE.

"Les assassins de la Pologne ont jeté le gant à l'Europe en déchirant le traité de Vienne sur les derniers débris de notre patrie.

"La France démocratique, fidèle aux devoirs que lui impose la révolution sainte accomplie par ses pères, s'est armée de son droit d'initiative, et a relevé le défi. Grâces lui en soient rendues!

"Elle n'a point manqué à l'Europe, l'Europe ne lui manquera pas.

"Au nom de la Pologne démocratique, et il n'y en a pas d'autre, nous apportons à la France l'alliance indissoluble d'un peuple qui jamais ne faillit à ses alliés.

"Vous avez vu la Pologne protester, les armes à la main, sur cent champs de bataille; vous la verrez encore: elle s'apprête à des luttes nouvelles, et le dernier attentat, en doublant ses efforts, hâtera sa délivrance.

"Il n'y a plus aujourd'hui pour l'Europe de traités de Vienne: ce pacte de spoliation, qui jamais ne lia la Pologne, ses auteurs mêmes l'ont déchiré.

"A sa place renaît plus puissante l'alliance des peuples. Nul ne la brisera.

"Les membres du comité central de la société démocratique, au nom de 1,462 de leurs compatriotes."

CORRESPONDANCES.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Le correspondant de la MINERVE, *José, et la Lecture de M. Parent.*

L'Economiste de la *Minerve* a fait à la lecture de M. Parent (voir la *Minerve* du 24 courant) l'honneur d'une mention, aussi flatteuse sous certains rapports, qu'elle l'est peu sous un autre. L'*éloquence* et l'*imagination* du lecteur trouvent grâce auprès de l'Economiste, "tant que l'auteur s'est maintenu dans le cadre de son sujet;" mais du moment qu'il en est sorti, l'Economiste remarque des *opinions hasardées, un peu incorrectes, et quelques fois dangéreuses.*

Il y a peut-être un peu de *vinaigre* dans la critique de l'Economiste; mais il faut lui rendre la justice de dire qu'il n'y a pas trop de fiel. D'un autre côté, il y a tant d'assurance, de naïveté même dans ses objections comme dans ses observations, qu'il serait peut-être injuste d'y voir autre chose que de la conviction et de la bonne foi, et peu courtois de ne pas le satisfaire sur les quelques points qu'il signale à la critique.

Avant tout, il faut savoir que l'Economiste de la *Minerve*, est ennemi de la liberté du commerce prônée par M. Parent. Si l'on en croyait quelques méchants, on pourrait lui dire: Eh! vous êtes orfèvre, Monsieur Josse. Mais il ne s'agit pas de cela pour le moment. Venons-en donc tout de suite aux *opinions hasardées, un peu* (merci du *peu*) *incorrectes et quelques fois dangéreuses*, que M. Parent a laissé échapper lorsqu'il s'est écarté de son sujet.

La première, c'est que le lecteur "nous dit "*de faire comme les Anglais en Angleterre, les Fran-*"*çais en France, et les Américains aux Etats-Unis:* "et," ajoute-t-il, "n'est-ce pas par un tarif pro-"tecteur que l'Angleterre, et la France, et les "Etats-Unis se sont mis à la tête des nations ma-"nufacturières et commerciales?"

Le lecteur en excitant ses compatriotes à faire pour leur pays ce qu'ont fait pour le leur les Anglais et les Français, et ce que font les Américains des Etats-Unis, les a invités à devenir industrieux et éclairés comme ces trois grands peuples; mais en même temps il a désiré qu'on s'y prit *encore mieux* en Canada qu'on ne l'a fait en Angleterre, en France, aux Etats-Unis; et cela en ouvrant le pays à la libre concurrence de l'industrie étrangère. On vient de dire *encore mieux*, parceque c'est *malgré* le système restrictif ou protecteur et nullement à la faveur de ce système, que ces trois pays sont parvenus au degré de prospérité dont ils jouissent: Si bien qu'on peut dire qu'ils seraient plus prospères encore qu'ils le sont, s'ils eussent adopté le système du libre échange. Cette proposition qui paraîtra sans doute *hasardée* à l'Economiste de la *Minerve*, est susceptible de démonstration, aussi bien que le plus simple problême de géométrie. Il serait hors de propos et trop long de le faire ici, d'autant plus qu'il suffit d'ouvrir le premier traité d'Economie Politique venu pour se satisfaire sur ce point. On prendra la liberté de renvoyer, par exemple, au traité de Macculloch sur le commerce, où le sujet est discuté avec soin et détails. On recommande cet ouvrage à l'Economiste, et lorsqu'il l'aura lu avec attention, il nous en donnera des nouvelles.

La seconde proposition mal sonnante du lecteur, c'est qu'il ait déclaré que "*la protection est un système absurde et désastreux,*" et que cependant il ait admis qu'on pouvait y recourir pour "soutenir les premiers pas d'une industrie nou-"velle, mais propre au sol, au climat, et à la si-"tuation d'un pays; ou pour amortir la chute "d'une industrie ancienne qui ne se trouve plus "dans ces conditions."

L'Economiste de la *Minerve* "ne comprend pas "que M. E. Parent puisse conseiller l'adoption "d'un système absurde et désastreux dans aucun "cas quelconque, même pour une industrie nais-"sante ou une trop vieille industrie."

Notre économiste veut badiner, sans doute, et il ne fera croire à personne qu'un Publiciste comme lui, qui en est rendu à sa LETTRE IVe, traitant d'Economie Politique, ne comprenne pas la différence qu'il y aurait entre une protection passagère, et une protection permanente; une protection qui doit hâter le développement d'une industrie favorable, et une protection qui devra forcer l'emploi de capitaux dans une industrie défavorable, les retirant ainsi d'autres industries plus avantageuses au pays. Notre Economiste ne nous fera pas croire non plus, qu'il ne comprenne pas que, tout en déclarant la protection un système absurde et désastreux, on puisse admettre la protection, pour un temps limité, pour sauver de la ruine, de la misère, de la mort des milliers de citoyens engagés dans une industrie qui ne pourrait soutenir la concurrence étrangère. La protection sera bien encore un mal, mais c'est un sacrifice que la société doit s'imposer pour mitiger des malheurs individuels, dont ses *absurdes et désastreuses* doctrines en Economie Politique, ont été la cause. Supposons, par exemple, qu'un capitaliste engagé sous un système de protection, tous ses capitaux dans une fabrique de vinaigre. Croit-on que notre Economiste au vinaigre ne ferait pas une grande différence entre une protection passagère qu'on lui continuerait pour le mettre en état de retirer ses capitaux et de les appliquer ailleurs, et la protection qui l'aurait induit d'abord à se livrer à la fabrication du vinaigre?

Mais voici, en troisième lieu, le lecteur pris en flagrant délit d'ignorance, car selon l'Economiste de la *Minerve*, il aurait avancé que "ce ne "fut qu'après 63 ans de discussion qu'elle (la "compagnie des Indes) obtint pour elle et pour le "commerce particulier, *liberté pleine et entière.*"

Certes, si M. Parent a dit une pareille sottise, c'est une grande imprudence à lui de monter sur les tréteaux devant un public éclairé, et l'on aurait droit de s'étonner que l'érudit Economiste de la *Minerve* eût été le premier à signaler un pareil trait d'ignorance, qui ferait déshonneur à un écolier de sixième. N'aurait-on pas droit de s'étonner encore plus qu'un publiciste comme notre Economiste, qui ne craint pas d'aborder les plus hautes questions d'Economie Politique, ait cru à la légère comme une distraction qu'on pouvait passer à un homme qui se mêle de parler ou d'écrire pour le public, que M. Parent eût commis une aussi grossière erreur de fait. Il serait pénible de supposer que l'Economiste de la *Minerve* a sciemment fait dire à M. Parent ce que celui-ci n'a jamais dit ni pu dire; il aurait droit de se croire insulté si on lui disait qu'il n'a pu comprendre le lecteur; il ne peut donc éviter le reproche d'une légèreté plus qu'étrange chez un grave écrivain public.

On suppose qu'il n'est pas besoin de rectifier la fausseté de la citation que notre Economiste a faite de la lecture de M. Parent. Chacun a compris du premier coup, que ce Monsieur parlait de l'exportation des métaux précieux de l'Angleterre aux Indes, et nullement de celle des produits de l'univers entier, comme *José* le fait dire au lecteur.

En dernier et quatrième lieu l'Econouiste de la *Minerve*, n'a pas bien compris le passage suivant de M. Jean Bte. Say: "Chez un peuple où l'on se "dépouillerait mutuellement, il ne resterait bientôt "plus personne à dépouiller." Et il prie le lecteur de le lui expliquer.

Le savant Economiste voudra bien dire si c'est pour lui qu'il demande une pareille explication, ou si c'est pour les petits écoliers des frères. Un Economiste sûrement n'a pas besoin qu'on lui explique que la sûreté de la propriété, est la première condition de la prospérité dans un pays quelconque. La citation de M. Say n'a et ne peut avoir un autre sens.

L'auteur de ces remarques ne veut pas s'occuper de la théorie commerciale de l'Economiste de la *Minerve*, laquelle, au reste, apparait formulée dans des termes fort mitigés dans son dernier écrit. On pourrait parier qu'il se montrerait fort accommodant vis-à-vis des partisans de la liberté du commerce, si seulement on voulait lui passer le

VINAIGRE.

A M. l'Editeur de la Revue Canadienne.

MR. L'EDITEUR,—Je veux vous faire part d'un trait de simplicité, de naïveté et de distraction qui a eu le dénouement le plus comique Samedi dernier, et qui fait presque pâlir le carême imprompt.

Une jeune femme du faubourg St. Joseph, veuve depuis quelques années, vivait très retirée, loin du monde et même de sa famille, avec laquelle elle n'était pas en très bonne intelligence. Son mari, en mourant, lui avait laissé ses affaires passablement delabrées; delà, les perplexités, les embarras de la veuve qui croyait toujours qu'on ne lui rendait pas justice; que son procureur, que les hommes de loi auxquels elle rendait de fréquentes visites, faisaient avec sa famille pour la tourmenter et la faire tort; bref, ses affaires étaient devenues pour elle son cauchemar du jour et de la nuit.

Il y a à peine huit jours, s'appercevant, comme tout le monde, que l'année 1846 tirait à sa fin, elle résolut, pour se mettre au courant de l'année suivante, d'acheter un Almanac *infaillible* ou un de ces Calendriers qui donnent une liste *complète* du Clergé du Bas-Canada. L'emplette terminée, elle de retour à la maison elle n'eût rien de plus pressé que de jeter les yeux sur la feuille du nouvel an 1847. Elle y voit sans étonnement que cette année là, comme dans les précédentes, le Mercredi des Cendres se trouve un Mercredi, le Vendredi Saint un Vendredi, et Pâque un Dimanche; puis ses yeux descendent jusqu'au mois de décembre, elle rencontrent Noël tombant un Samedi. Ah! ah! se dit-elle, Noël est donc Samedi, il faut que je m'en rappèle. Là dessus, la digne femme replie la feuille en se mettant bien dans la tête que N. S. est le *Samedi prochain;* elle se trouvait alors au lundi de la même semaine; les jours qui précèdent la fête, elle les passe comme d'ordinaire, complètement isolée dans sa cellule, s'occupant fort peu comment le monde tourne autour d'elle. Vendredi jour de Noël arrive, et est fêté joyeusement par ses voisins, par tout le quartier et par toute la ville. Le lendemain, le jour de Noël arrive à son tour pour notre femme; elle revêt ses habits de fête et se rend à l'église. L'église est presque déserte; elle croit qu'elle a dévancé l'heure, et elle prend patiemment le parti d'attendre. Dix heures, et point de préparatifs; les fidèles n'arrivent point; inquiète alors comment expliquer ce retard, elle allait en demander la cause à son plus proche voisin, lorsqu'elle avise le bedeau descendant rapidement les dégrés du Sanctuaire; elle ne peut rencontrer mieux pour éclaircir ses doutes que la rubrique vivante du lieu saint; elle s'approche donc de lui:

—Mais, dites-moi, Mr. Sancer, qu'est-ce que cela veut dire! Voilà déja dix heures, et la messe ne somne point!

—Qu'elle Messe, Madame? dit le bedeau étonné.

—Mais la Messe de Noël, quoi donc;

—La Messe de Noël, Madame; mais d'où venez vous donc? ou étiez-vous donc hier?

—Comment, Monsieur, est-ce que ce n'est pas aujourd'hui Noël; je l'ai pourtant bien vu sur mon Calendrier.

—Ah! bien, Madame, votre Calendrier ou vous, sauf votre respect, avez la berlue.

—Monsieur Sancer, je suis une pauvre femme; mais je ne souffrirai pas que l'on m'injurie comme cela; je vous le répète encore que j'ai acheté un Calendrier et que le jour de Noël y est marqué Samedi.

—Ah! ah! Madame, dit le bedeau en riant de tout son cœur, je vois votre erreur; le Calendrier que vous avez acheté est pour l'année prochaine 1847, et en effet Noël sera le Samedi; mais croyez-vous donc que nous sommes encore en 1846 et qu'il faillait regarder sur votre ancien Calendrier; non, jamais, je n'ai rien vu de si drôle.

Vous pensez peut-être, Mr. l'Editeur, que notre femme en découvrant sa bévue aura dû se retirer toute confuse et à la hâte; mais non, en vraie fille d'Eve, elle ne se tint pas encore pour battue:

—Hé bien, Mr. Sancer, vous avouerez, n'est-ce pas, que c'est bien honteux qu'on vous vende les Calendriers sans vous expliquer ces choses là. Voyez-donc, c'est bien malheureux pour moi, ce Calendrier m'a fait manquer la fête; il n'y a donc pas de remède?

—Ah! pour du remède, Madame, je crois pouvoir vous assurer qu'il n'y en a pas. Monseigneur a bien des pouvoirs; les uns disent qu'il en a trop, les autres disent qu'il n'en a pas assez, mais je doute fort qu'il puisse ramener Noël de nouveau pour vous; un Archevêque ne le pourrait pas non plus, pas même un Chanoine; Notre S. P. le Pape tout grand réformateur d'abus, tout libéral et tout puissant qu'il est, y perdrait aussi son latin.

Ici finit la lutte; notre femme se retire à la fin battue, mais non convertie, vouant les éditeurs à l'imprimeur du malencontreux Calendrier à tous les Saints du Paradis.

UN ÉMERVEILLÉ.

Vente de Terres a VARENNES.

SERONT VENDUES, à la porte de l'église paroissiale de Varennes Mercredi le QUATRIEME jour de Novembre prochain, a dix heures du matin, la Terre de quatre arpents et deux perches environ de front sur quinze arpents de profondeur située dans la Ste. Thérèse, paroisse de Varennes; avec une maison grange et étable dessus construits et aussi une portion de terre située dans la grande Ile de Varennes, dans le fief St. Saurent, de deux arpents de front ou environ sur la profondeur qu'elle peut avoir," ces terres appartenant aux Demoiselles Ayel-dit-Malo.

THOMAS PEPIN, *Prêtre,*
Procureur.

Boucherville 16 octobre.